

## L'apprenti

Après la mort brutale de Claude Ducher, le 25 janvier 1874, alors qu'il n'avait que cinquante-quatre ans, la vie dans l'entreprise horticole qu'il avait créée, était devenue difficile. Son épouse, Marie, née Serlin, peinait à préserver la viabilité de l'activité afin de subvenir aux besoins de trois enfants à charge : Antoine, né en 1855 du mariage de Claude avec Françoise Millot, décédée en octobre 1856, et Marie et Jean-Baptiste, nés en 1859 et 1862, de son union avec son défunt mari.

La veuve Ducher n'avait tout d'abord pas recherché des appuis extérieurs et avait eu recours à la solidarité familiale. Comme tous ceux des paysans cultivateurs ou éleveurs de ce temps-là, ses enfants participaient aux travaux journaliers et se familiarisaient avec les pratiques de la culture des roses : semis, greffages\*, hybridations\*. Ils fournissaient une main-d'œuvre productive et quasiment gratuite et apportaient à leur mère une aide constante et efficace.

Forte d'une maîtrise technique et d'une expérience acquise au cours des dix-sept années vécues avec son mari, tant aux champs qu'au commerce et au foyer, la veuve, avait pu elle-même mener à son terme les travaux de création des variétés nouvelles de roses élaborées avec lui.

En 1876, le catalogue édité à son nom affichait 448 variétés dont une cinquantaine de produits de la maison Ducher. Dans un univers rural et une société misogyne où les femmes ne bénéficiaient guère d'une reconnaissance professionnelle, la veuve, faisant fi de la modestie affichée par certains de ses confrères, se qualifia elle-même de rosiériste, en tête de son catalogue. Son travail et sa réussite, au prix d'une abnégation totale des membres de sa famille, lui conférèrent une réputation bien méritée\*.

Cependant la tâche lui devenait de plus en plus pesante. À quarante-cinq ans, elle ne ressentait plus le dynamisme qui s'avérait nécessaire pour tenir tête aux autres familles de rosiéristes lyonnais, les Guillot, Schwartz, Levet, Lacharme, Pernet, qui avaient fait de cette ville, industrielle et célèbre pour ses soieries, la nouvelle capitale de la rose. Suivre et si possible anticiper la mode et les goûts des clients français et étrangers devenait aussi important que de créer et de produire de nouvelles variétés.

Il n'en fallait pas plus pour qu'elle acceptât la proposition de travail d'un apprenti que l'on savait passionné de roses, et en froid avec Jean Pernet, son père.

Lorsqu'au printemps de 1879, Joseph s'était présenté devant la grille d'entrée de l'établissement, au 23 du chemin des Quatre-Maisons, à Lyon-Guillotière, Marie, la fille de la Veuve Ducher, avait alors vingt ans. Elle gardait le souvenir précis d'un homme timide et emprunté, en habits peu seyants de paysans.

Dans les plantations attenantes à la maison, Antoine et Jean-Baptiste préparaient des lots de rosiers à expédier. Ils les arrachaient, taillaient les tiges à vingt-cinq centimètres du nœud\* de greffe, les liaient en paquets, par variété, selon les quantités commandées. Très absorbés par leur travail, qui les passionnait, à tel point qu'Antoine rêvait de créer son propre établissement de rosiériste, ils n'avaient pas remarqué l'arrivée de Joseph Pernet, qu'ils rencontraient assez souvent dans les expositions horticoles.

C'est donc Marie qui s'était portée au-devant du jeune homme. Il lui avait donné la main en baissant les yeux et en regardant le bout de ses brodequins. D'un naturel peu timide, elle avait souri et, le devançant, s'était adressée à lui :

— Bonjour, puis-je vous être utile ? Est-ce mon frère Antoine ou ma mère que vous désirez rencontrer ? Joseph avait relevé la tête et enlevé son chapeau qu'il tenait contre lui de la main droite. Marie avait alors été surprise par le front haut et très dégagé du garçon ainsi que par son regard vif où s'attardait une nuance de tristesse. Elle ne sentit pas, comme souvent avec les hommes qu'elle fréquentait dans ses allées et venues en ville, son regard s'attarder sur

sa belle chevelure châtain foncé, son visage un peu rond mais plaisant et sa poitrine généreuse et ferme. Elle en fut presque surprise mais intérieurement rassurée...

— Je souhaiterais, s'il vous plaît, voir votre mère, Mademoiselle, parvint-il à murmurer.